

semblent croire que l'argent dépensé dans ce but est de l'argent perdu. De tels hommes sont peu difficiles. Ils se contentent ordinairement de cette race bien connue de cochons à dos de rasoir, et de bêtes à cornes qui ont toutes l'air triste et affamé, et qui sont toujours prêtes à sauter dans les champs du voisin à la recherche de quelque chose à manger. Leurs chevaux, d'une maigreur et d'une faiblesse extrêmes sont toujours boiteux, aveugles ou malades.

Voyons maintenant le cultivateur qui reçoit un bon journal agricole, et qui se conforme à ses enseignements. Il ne met pas de temps à mettre sa ferme en bon ordre. Les cochons à dos de rasoir, les animaux affamés et misérables, les chevaux malades, boiteux, qui ont le *stringhalt* ou les épavins (écarts) sont remplacés par de beaux cochons des races chinoise ou de Berkshire, par des chevaux normands et des vaches des meilleures races. En outre, les enfants de tels cultivateurs ne sont pas portés, dès leur bas âge, à s'enfuir du toit paternel pour aller user leur santé dans les manufactures, ou de venir dans nos villes, des commis à moitié mourant de faim. Et maintenant, mes jeunes amis, laissez moi vous dire en finissant: Restez attachés à la ferme jusqu'à ce que vous soyez devenus hommes, et alors si vos pères ne sont pas capables de vous établir sur un lopin de terre, allez dans les townships où les terres sont à bon marché, et quand vous aurez une propriété, recevez le "Journal d'Agriculture" et ne vous occupez que de votre ferme; soyez industriel, et il ne se passera pas beaucoup d'années avant que vous ne puissiez vivre comme des princes.

E. G. R.

On écrit de Coaticooke:

Un incendie terrible a consumé deux grandes manufactures de notre localité. Ce sont d'abord MM. Kilburne & Baldwin, manufactures de machineries tels que moulins à bardeaux etc, MM. Tough & Wallace, manufacture d'épingles à linge, lesquels avaient un contrat avec MM. Nelson et Woods de Montréal pour 25,000,000 de ces épingles; MM. Cleveland & Doak ont aussi brûlé un magnifique bloc à quatre étages. Pertes \$20,000 dont partie couverte par l'assurance. Ces messieurs se proposent de rebâtir de suite.

Un cultivateur écrit sur le *Sun* de New-York: J'ai 29 poules qui ont pondé pendant l'année 4,364 œufs et si mon arithmétique ne me trompe pas, la moyenne est de 150 et une fraction par chacune. J'ai élevé 60 poulets que j'évalue à \$30. Les œufs sont évalués à 24c la douzaine, soit \$7. 28. Ajoutez les \$30.00 pour les poulets et vous aurez \$117.28. Le coût de l'entretien a été d'environ 55 piastres. Les poules sont un mélange de plusieurs races, mais aucune n'est pure. Les White Leghorn et les Brahmas prédominent.

LA CULTURE ET LES EMPRUNTS.

Une publication agricole nous donnait la semaine dernière, une très intéressante relation des succès obtenus par un vieux cultivateur qui a commencé très pauvre. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs.

J'étais bien pauvre lorsque j'entraî dans la vie active. A 21 ans je n'avais pas le sou. Je savais travailler et me mis à l'ouvrage, mais pendant trois ou quatre années je n'avancai que très peu. Ici commence mon histoire.

J'avais près de 27 ans lorsque je me mariaî; alors je n'étais pas capable de nourrir ma femme à rien faire: mais elle pouvait se suffire à elle-même, et si je n'avais pas tenu compte de cette avantage, je ne me serais peut-être jamais marié et je n'aurais jamais pu me procurer une terre à moins de rester endetté. Je puis vous dire que ma femme n'est pas seulement une aide dans la dépense, elle l'est encore plus dans le travail.

En 1812, c'était avant mon mariage, je pris une ferme à moitié profit, comme on dit ici; je la gardai 16 ans. Pour réussir dans de telles conditions, il faut être plus habile que je ne l'ai été. Ma femme et moi nous étions fatigués de ce genre de vie; nous désirions acquérir un morceau de terre. En novembre 1827, on annonça la vente par encan d'une terre mal située, sans clôture et pourvue de bâtisses vieilles et tombant en ruines. Je me rendis à l'encan et vis que personne ne voulait de cette propriété. Mes amis, car j'en avais là qui connaissaient ma position, mes amis, dis-je, me persuadèrent de l'acheter: ce que je fis; c'était 115 acres au prix de \$1,100. C'est un très-bon marché direz vous, mais les terres n'étaient pas chères alors et il était bien difficile de se procurer les fonds nécessaires. Tout ce que je pus réaliser l'automne suivant se montait à \$100, ie devais donc encore \$1000. Comme j'avais déjà été fermier je possédais quelques animaux, des instruments, des provisions.

La vieille habitation resta vide pendant l'hiver qui suivit l'achat; mais je la réparai afin de la rendre plus confortable et je m'y installai au printemps de 1828. Vous comprenez maintenant que si j'avais eu une terre, que je l'eusse gaspillée, comme j'en ai connu quelques-uns, et que j'eusse été obligé de me loger dans cette vieille mesure, mes enfants et ma femme auraient bien regretté le temps passé; mais l'idée d'avoir une habitation à nous, les rendit si joyeux, qu'ils n'eurent jamais le désir de retourner à leur ancien état de servage.

Ah! les commencements furent difficiles, car les produits se vendaient peu; les patates 1 chelin, le beurre 15 sous etc. Nous n'avions pas les avantages des chemins de fer, comme à présent. Je pus cependant donner \$100 par année sur ma dette et payer l'intérêt. En huit ans nous avons construit une maison

à deux étages en partie finie, mais nous étions encore dans les dettes. En 1844, je bâtis une bonne grange, car j'en avais grand besoin.

Ainsi, j'ai acheté une terre, bâti une maison et une grange, sans posséder les fonds nécessaires; mais avec l'aide de Dieu, nous avons réussi. J'ai été dans les dettes pendant près de trente ans; cependant, on ne m'a jamais dit: "Rends moi ce que tu me dois." Je connais une douzaine de cultivateurs dans ma localité qui ont commencé pauvres, mais avec de l'habileté, ils ont réussi; et sont devenus possesseurs de belles propriétés et maintenant ils forment la classe de nos meilleurs citoyens.

Aujourd'hui, je ne suis plus en dette et j'ai quelque argent à la banque d'épargne. Conseillez aux jeunes gens d'être honnêtes et laborieux, de prendre soin du premier argent qu'ils gagnent, mais j'y le répète, qu'ils soient surtout honnêtes. Il n'est pas de tout mauvais de commencer pauvre; mais il est bien mal d'être pauvre quand on devient vieux. — *Gazette des Campagnes.*

M. Pope, depuis son entrée dans le cabinet fédéral, a travaillé activement à promouvoir l'immigration. L'agence centrale de Londres qui est dirigée par M. Dixon, a été mise sur un meilleur pied, et il y a des agents dans toutes les parties de l'Europe.

M. Foy a été nommé pour Belfast M. Thos. Potts, pour les districts ruraux du Lancashire et les comtés ouest et nord-ouest d'Angleterre; M. James Ross pour l'Angleterre et l'Ecosse; M. David Shaw pour l'Ecosse; M. A. Nicholson pour les Montagnes d'Ecosse, M. B. Daveny, pour les comtés Est d'Angleterre, et la Suède et le Danemark; J. Larkin pour le sud de l'Irlande; M. G. Bossange pour Paris; M. Richard Berns pour Anvers; M. E. Barnard pour la France, la Belgique et l'Allemagne; MM. H. Speler et Klotz pour l'Allemagne; et M. L. Mortz pour la Suède et la Norvège.

Nous recevons des nouvelles du Saguenay. A St Louis de Matabetchouan seulement on compte quarante familles qui ne pourront pas enseigner leurs terres. Elles seront obligées d'émigrer si on ne vient promptement à leur secours. Déjà trois familles sont parties de cette paroisse pour les Etats Unis.

La farine se vend à St Louis de Matabetchouan \$6 le quintal.

A la Rivière à l'Ours les cultivateurs sont dans une misère telle qu'ils parlent de faire une descente dans la paroisse de Roberval pour s'emparer de force de grains de semence et de farine.

Comme on le voit la misère est extrême. Il faut absolument que le Gouvernement vienne en aide à ces pauvres colons. Le temps presse, une décision doit être prise immédiatement.